

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XIV — N° 2
JUN 1935

SOMMAIRE

Allocution adressée à M. Paul Claudel, par M. Louis Delattre, directeur, à la séance du 13 avril 1935	31
ANNEXE. — Concours triennal de littérature française (Romans et Contes) (période 1931-1933). Rapport fait au nom du Jury à M. le Ministre de l'Instruction Publique	37

SÉANCE DU 13 AVRIL 1935

**Allocution adressée à M. Paul Claudel,
par M. Louis Delattre, directeur.**

Répondant à une invitation de l'Académie, M. Paul Claudel, ambassadeur de France, a fait, le 13 avril, une lecture sur « Paul Verlaine, la Belgique et la poésie catholique ». M. Louis Delattre, directeur, a salué M. Paul Claudel en ces termes :

Excellence,

L'Académie royale de langue et de littérature françaises ressent vivement, daignez le croire, l'honneur que vous lui faites en voulant bien, aujourd'hui, prendre part à ses travaux.

Comme membre-directeur de la Compagnie, j'ai reçu avec joie la mission de vous exprimer les sentiments de respectueuse gratitude avec lesquels elle reçoit cette marque de gracieuse déférence de votre part.

En ces quelques minutes où je ne fais, pour l'auditoire impatient, que retarder le plaisir de vous écouter, il n'est pas un de mes collègues qui n'eût pu mieux que moi, avec plus d'autorité et de pertinence, glorifier en vous le grand Français des arts et de la politique; mais aucun avec plus de sincère émotion que je le fais ici.

C'est que je salue, en vous, au nom de tous les écrivains

belges et particulièrement au nom de ceux qui, comme moi, furent jeunes dans le siècle passé, je salue le porte-étendard glorieux de cette poésie lyrique, par la vertu de laquelle ceux des hommes de lettres et de pensée qui croient encore à l'âme et à l'esprit, prétendent goûter l'ivresse de ce qui est plus fort que le temps; le grand saisissement des facultés qui nous fait échapper de tous les liens et de toutes les lois.

Depuis *Tête d'Or*, cet in-16 carré sans nom d'auteur, de l'*Art indépendant*, où se tortillait la sirène avec l'épigraphe de Rops : « *Non hic piscis omnium* », depuis ce bienheureux 1890, qu'il n'y a que Léon Daudet pour maudire, c'est vous, qui nous avez fait le plus chaleureusement conserver l'espérance que ce qu'avaient osé jadis un Ronsard et un Rabelais — être lyriques — était encore possible aujourd'hui, sous le sourire du peuple le plus raisonnable... et raisonneur de la Terre.

C'est vous qui nous démontrerez, par une suite unique, dans la littérature française, de drames allant de la *Ville* à *Christophe Colomb*, de grandes *Odes* et d'*Essais* sans modèles et sans ressemblance avec rien de connu, du moins au temps de Zola et de Maupassant; c'est vous qui nous démontrerez la possibilité de vivre, à nous, jeunes artistes d'un tempérament au dire des experts trop héréditairement entaché de sensualité... trop près de Rubens... et pas assez de Voltaire — comprenez cela ! — vous qui nous démontrerez la possibilité de penser lyriquement dans l'état de la plus grande santé physique et morale, et de vivre dans un univers agrandi, au milieu — pourquoi ne le dirais-je pas ? — au milieu d'un perpétuel excès ! Quittes, naturellement, à scandaliser parfois, et étonner toujours les honnêtes nourriciers du cheptel... du cheptel... je ne puis, tout de même pas dire « académique »; je dirai donc « officiel » et de ce temps-là !

To surprise by a fine excess

Tout naturellement, c'est un vers *anglais* — il est de Keats, paraît-il — qui vient aux lèvres pour graver votre

devise, votre légende. Car il n'y en a point de français, pour une notation de ce genre, à moins de me permettre de vous citer à vous-même :

« *Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,
 » Croiriez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange
 » de paroles,
 » Sans que les fumées m'en montent au cerveau ?* »

Mais vous ne deviez pas seulement, Excellence, faire du lyrisme, de cet état de possession poétique qui est souvent vôtre, vous ne deviez pas faire seulement un instrument de transport mental, une drogue pour trépied de pythie, vous deviez aussi en tirer un merveilleux moyen de connaissance.

D'une culture immense, variée, technologique autant que littéraire; philosophique autant qu'ethnographique et politique — n'a-t-on pas dit que c'était dans les ambassades que s'imprimaient les meilleures Encyclopédies ? — pour vous d'un tour d'esprit à la lettre : œcuménique, tout objet « généralement quelconque » développe à l'instant, dans vos mains, sa richesse infinie de conséquences.

Vous n'êtes jamais assis bonnement, comme nous, au pied de l'arbre, mais, à la fois dans son bruisant feuillage; que dis-je ? dans la colonne torrentielle et invisible de vapeur qui s'exhale des feuilles jusqu'aux nuages; et à la fois en train de creuser, à la sape, jusqu'aux racines; que dis-je ? jusqu'à la dernière pointe des plus fines radicelles où vous contemplez l'action puissante des pores qui aspirent la vie (comme dit Maurice de Guérin); où vous regardez la vie passer du sein de la molécule féconde dans les pores qui, comme autant de bouches, l'éveillent et l'attirent par des appels mélodieux.

Et c'est pourquoi votre richesse est inépuisable... Et c'est pourquoi, vous avez écrit, cette juste et profonde et mélancolique parole qui est le sentiment de tous les grands voyageurs, de tous les grands découvreurs d'âmes, d'esprits et de choses :

« *Seul, comme un homme désolé, j'erre par les routes...
 » Entrant dans la forêt, je n'en sortirai pas avant ce soir,
 ...Et si quelqu'un est mon ami, je ne suis qu'un ami ambigu.* »

Cette forme particulière de votre co-naissance (en deux mots, comme vous l'écrivez); cette stylisation des éléments choisis par votre véhémence, par votre violence, en vue, non de la vraisemblance — que vous importe ! — mais de l'efficacité poétique, elle vous a porté, par la recherche même de l'ordre que vous ne perdez jamais de vue, sur le seul chemin où il n'y ait point de ces butoirs de gares terminus qu'on appelle scientisme et positivisme.

Elle vous a conduit radieusement à cette foi spirituelle qui est le mysticisme, où Plotin et Thomas, le bœuf muet de Sicile, attendent toujours, pour leur stage avant le grand Mystère, les âmes avides d'extase et de contemplation.

» O mon Dieu, je me rappelle ces ténèbres où nous étions
 » face à face tous les deux ; ces sombres après-midi d'hiver
 » de Notre-Dame — moi, tout seul en bas, éclairant la face du
 » grand Christ de bronze, avec un cierge de vingt-cinq centimes ».

Les aveugles ont dit que votre style est obscur; et les sourds que vous bégayez. Mais nous, qui savons encore ce que c'est que la belle prose du XVI^e siècle français; nous, dont la faim et la soif n'ont à boire et à manger que des réalités inaccessibles sous les apparences; nous avons fait de l'œuvre claudélienne notre pain, notre vin et notre musique.

Et aujourd'hui nous avons le bonheur de vous voir parmi nous simplement comme un des nôtres, appliquer votre constante, soucieuse, triomphante allusion à l'ineffable, au poète titubant dont le terrible génie ne peut être libéré que par la charité. Ici, l'enfant du Tardennois, terroir plantureux du cidre et du champagne, apporte son hommage au fils blessé de l'Ardenne du péquet : Verlaine.

« Les Belges, avez-vous dit, l'ont soigneusement ramassé et
 » placé dans une prison en briques... »

Il est bien vrai, Excellence, mais c'est que tout poète, en Belgique, est naturellement en prison.

« Il est assis du matin jusqu'au soir et regarde les murs... »

...Mais Verlaine s'évade. Et comme Saint Hubert poursuivit le grand Cerf Christophore, *au pays des bois sans nombre*, pour le sanctifier, vous venez nous proposer la célébration du gars Verlaine, Paul, de Silenrieux, là, où la *myrtille brille au pied du chêne vert*, et où Thomas Braun est prince, comme Jammes en Béarn.

Excellence, vous l'avez écrit :

« *Célébrons tous, d'une seule voix, Verlaine, maintenant qu'on nous dit qu'il est mort...*

» *C'est la seule chose qui lui manquait ; et ce qu'il y a de plus fort,*
 » *C'est que nous comprenons tous ses vers, maintenant que nos*
 » *demoiselles nous les chantent, avec la musique, que de*
 » *grands compositeurs y ont mise et toutes sortes d'accom-*
 » *plissements sésaphiques !* »

Daignez, cher Maître, Mesdames, Messieurs, daignez pardonner le zèle un peu long, je m'en rends compte, de ma salutation.

Ce zèle est sincère. Et puis, la diffusion est de style ou jamais dans l'allocution académique...

Ce qui ne m'empêche pas d'entendre M. Claudel murmurer, à part lui, ce vers de Verlaine, qui est tout un art poétique, et qu'il a dû tant de fois redire en lui-même sous le feu de ses thuriféraires :

« *Prends l'éloquence et tords lui le cou !* »

Au nom de l'Académie, je vous donne, avec joie, la parole.

(¹) Parmi les nombreuses et très inégales études littéraires dont M. Paul Claudel a été l'objet et que j'ai lues consciencieusement pour la préparation de cette note, je me plais à citer particulièrement le petit volume riche de faits, de M. Gonzague Truc, nouv. édition, *Rev. crit.*, Paris, et l'article de M. Sainte-Marie Perrin, paru dans la *Revue des deux mondes* (1914).

ANNEXE

CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Période 1931-1933

ROMANS ET CONTES

RAPPORT DU JURY ⁽¹⁾

Depuis la fondation du Prix Triennal de Littérature française, peut-être aucun Jury ne s'est-il trouvé, comme celui chargé de juger la période 1931 à 1933, devant une telle quantité d'œuvres et d'auteurs dignes de considération.

L'embarras qui en est résulté pour lui a eu comme conséquence de l'obliger à faire cette immédiate constatation que la littérature belge d'expression française a, au cours de ces dernières années, pris un développement considérable et que celui-ci, loin de se faire au détriment de la qualité, semble au contraire, avoir été de pair avec une affirmation plus nette de nos valeurs littéraires spécifiquement nationales.

Les hésitations et les timidités d'autrefois ont fait place à une audace qui a donné déjà des œuvres aussi neuves

(¹) Le jury était composé de MM. Hubert Krains, président; Gustave Charlier, Georges Rency, de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises; Alfred Duchesne et Victor Moremans, rapporteur.

de forme que de pensée et le talent de nos écrivains dont les horizons se sont en général considérablement élargis, se révèle de plus en plus personnel et original.

Tout ceci est extrêmement encourageant pour notre littérature et si l'on ajoute qu'en dehors des romanciers et des conteurs, qui seuls nous intéressent ici, il est chez nous nombre de poètes, de dramaturges, de critiques et d'essayistes qui, dans leur domaine, œuvrent avec non moins d'autorité et de talent, on peut affirmer hardiment qu'au point de vue littéraire, la Belgique est en ce moment une des « provinces » françaises les plus actives, une de celles qui, tant par la valeur des œuvres qu'elle produit que par leurs diversités, s'imposent sinon encore à l'attention du grand public, à celle du moins d'une élite, de cette élite qui finit par forcer l'opinion. La récente création, à Paris, d'un Prix Albert I^{er} destiné aux seuls écrivains belges, prouve incontestablement qu'il y a en France quelque chose de changé à l'égard de notre littérature.

Certes, notre patrimoine littéraire compte maints chefs-d'œuvre qui n'ont rien à envier aux œuvres les plus marquantes des autres littératures, mais mis à part ces livres précieux, les lettres belges, généralement bornées aux étroites frontières du régionalisme, ne se distinguaient point par la diversité. Aujourd'hui il n'en va plus de même. Si nos écrivains continuent à exceller dans des œuvres d'observation locale, il leur arrive très fréquemment maintenant de fuir un genre que d'aucuns à tort ou à raison, — à tort pensons-nous — considèrent comme mineur, pour tenter courageusement d'écrire des œuvres auxquelles on les croyait généralement inaptés et où, pourtant, ils affirment non pas seulement un honorable savoir-faire, mais très souvent une véritable maîtrise. C'est ainsi que de l'anecdote sentimentale au roman psychologique, de l'œuvre d'observation et de caractère au récit légendaire, de la vie romancée aux contes fantastiques ou philosophiques, de l'œuvre satirique au roman policier ou d'aventure, on trouve parmi les œuvres publiées par nos écrivains au cours des trois dernières années écoulées, réellement

tous les genres et représentés par des œuvres dont beaucoup ne sont nullement à négliger...

Pas plus que nous ne pouvons songer, ces œuvres, à les analyser ici, nous ne tenterons point d'en dresser une classification. Disons simplement que des livres comme : *Le Royaume de Saïl* et *La Madone aux Chérubins* de Mme France Adine, qui reste le remarquable écrivain et le parfait styliste qu'elle s'est révélée être avec le *Maître de l'Aube* et *La Cité sur l'Arno*; *La Sonate d'Amour* et le truculent *Rubens* de M. Roger Avermaete; *Un Pur*, *La Quinzaine du Plaisir* et *L'Aquarium* de M. Constant Burniaux qui semble vouloir se spécialiser dans l'étude des enfants anormaux mais qui en parle de façon vraiment saisissante et pathétique; *Ut Majeur* de Léon Chenoy; *Vent du Nord*, poignant roman de l'évasion qui a enrichi d'un livre magistralement conduit, l'œuvre du bel écrivain qu'est M. Henri Davignon; *Dainah la Métisse* qui contient quelques-uns des récits exotiques les plus saisissants que nous ait contés le grand voyageur qu'est M. Pierre Daye; *La Tournée Alberoni*, *Arsène et Chrisostome* et *Fourrière* de M. Max Deauville si justement qualifié par M. Georges Rency d'humoriste catastrophique et qui, après avoir manié le sarcasme avec beaucoup de talent, s'est penché sur le cœur des hommes avec assez d'émotion cependant pour, en dépit de sa froide ironie, nous laisser découvrir ce qu'il y avait surtout de profondément humain dans ses écrits; *Namur-la-Gaillarde* et *Liège qui bout* deux réussites du toujours jeune et truculent Maurice des Ombiaux; *Angélina*, le roman tragi-comique de M. Richard Dupierreux; *En Silence*, le récit délicat et passionné de Mme Julia Frezin-Van Zype; *Le Crépuscule de Garde Dieu*, dans lequel l'amusant Georges Garnir poursuit avec tant de bonheur sa spirituelle chronique montoise qui débuta par *Tartarin est dans nos murs*; *La Servante au grand cœur*, *L'Emigrant* et *Le baron de Robaux* de M. Maurice Gauchez qui n'est pas seulement critique mais romancier de talent; *Le Retour à l'innocence* et *Prélude à l'Amour* de René Goldstein dont la curieuse personnalité se précise à chacun de ses livres; *Le Dernier Mirage* où M. José

Hennebicq affirme sans doute moins des dons de romancier que des qualités d'essayiste, mais qui est cependant un récit bien conduit et vigoureusement écrit; *Hardi ! Montarchain* qui restera, malgré ses défauts et en dépit de la mésaventure qu'il a valu à son auteur, M. Pierre Hubermont une des plus savoureuses et des plus pittoresques études de mœurs villageoises de notre littérature; *L'Aventureux* de Mme Emma Lambotte, subtile analyse d'un cœur de femme; *Irène* de M. J. Lecoudrier, étude psychologique pleine de pénétration; *Job-le-Glorieux* de M. Edouard Ned, roman paysan d'une belle venue et d'une émotion profonde; *L'Homme Neuf*, *Il pleut bergère*, *Le Nez de mon oncle*, *Cupidon sans fard* et *Gens de la Plèbe* où M. Jean-Jacques Proumen affirme les dons les plus sûrs et les plus variés et un talent plein de souplesse et d'originalité; *Le Retour de Brousse* et *Tante Julia découvre le Congo* de J. Roger Rency qui comptent parmi les meilleures pages de notre littérature coloniale; *Les Fiançailles de M. Hire* et *Le Coup de Lune* pour ne citer que deux des nombreux volumes qui ont valu, à leur auteur, M. Georges Simenon, spécialiste de romans policiers, mais dont la formule ne cesse de s'élargir et de s'humaniser, une réputation mondiale; *Le Mannequin assassiné*, *Zéro* et *Le Yoyo de Verre* de M. Stanislas André Steeman, digne émule du précédent; et *La Route imprévue* enfin où l'on trouve quelques-unes des pages les plus poignantes du chantre émerveillé de la Campine, M. Georges Virrès — n'ont nullement laissé le Jury du prix triennal, indifférent. Ses membres se sont plu, au contraire, toute réserve faite sur les défauts ou les insuffisances de tels ou tels, à en souligner les mérites et, s'ils ne se sont définitivement arrêtés à aucune de ces œuvres, c'est que, tout en reconnaissant que plusieurs d'entre elles eussent été dignes d'être spécialement mises en vedette, il en était d'autres qui, étant donné la haute distinction qu'ils avaient à conférer et l'espèce de consécration officielle que constitue le Prix Triennal, sollicitaient davantage leur attention.

Les prix officiels ne sont ni assez nombreux ni assez fréquents pour qu'on puisse les attribuer à la légèreté. C'est

un livre certes que le Jury du Prix Triennal voulait mettre en valeur, mais en souhaitant cependant récompenser par surcroît un écrivain au talent éprouvé. En même temps qu'un livre qu'il se proposait de consacrer, il désirait donc rendre une sorte d'hommage national à un écrivain qui ne fût pas seulement l'homme d'un seul livre, mais l'auteur d'une œuvre s'imposant par son importance, sa richesse humaine et son originalité.

De nombreux écrivains, nous l'avons dit, ont, au cours de ces trois dernières années publié chez nous des œuvres de premier ordre. Parmi eux les noms de Mme Marie Gevers, de MM. Robert Vivier, Robert Poulet, Jean Tousseul et Franz Hellens se sont particulièrement imposés.

Poète, et poète d'une rare sensibilité, comme suffit à le prouver *La Brabançonne à travers les arbres* qui lui valut, en 1930, pour la poésie, le prix du Centenaire, Mme Marie Gevers est également un de nos meilleurs romanciers.

Des œuvres comme *La Comtesse des Dignes* et *Madame Orpha ou la Sérénade de Mai* que distingua le Jury parisien du Prix Populiste, sont de celles qui, pour reprendre une expression banale mais en l'occurrence exacte, font honneur à notre littérature.

Indépendamment de leur intrigue, très bien menée, qui en fait des romans extrêmement attachants, ces livres d'une observation minutieuse ont le double mérite d'exprimer une race et de traduire admirablement un pays, — une province flamande de chez nous, avec son caractère, son aspect physique et moral.

On y respire comme dit Charles Vildrac qui a préfacé *La Comtesse des Dignes* : « l'odeur de l'herbe et de l'eau ». Mais le poète de *Découvertes* a soin d'ajouter aussitôt : « Pourtant la couleur locale n'est pas ici dispensée pour elle-même, elle ne fait pas l'objet d'une exploitation indiscreète et ce qui nous frappe chez les personnages de Marie Gevers, c'est beaucoup moins le pittoresque extérieur que la qualité humaine, que le caractère dans son étroite, son émouvante relation avec le sol, avec les conditions d'existence qu'il impose. »

On ne peut mieux, en moins de mots, exprimer le véritable sens et la portée de l'œuvre de Mme Marie Gevers qui n'a certes pas fini de nous émouvoir et dont on peut attendre avec confiance, recueils de vers ou romans, les livres futurs.

Pour son dernier roman *Madame Orpha*, cette Bovary flamande qui est définitivement entrée dans notre littérature, Mme Marie Gevers a obtenu à Paris le Prix Populiste. Était-il opportun de couronner deux fois ce livre ? Le Jury a estimé que non et, malgré les brillantes et incontestables qualités de l'œuvre de Mme Gevers, nul, pensons-nous, ne songera à désapprouver sa décision.

Ce fut, de même, la question d'opportunité que l'on souleva immédiatement à propos de M. Robert Vivier qui, comme on s'en souvient, obtint pour son roman *Non*, dans lequel on trouve, comme il l'a dit lui-même, l'explication de sa jeunesse, le prix du Centenaire.

Cette réserve faite, le jury se plut néanmoins à rendre un hommage particulier à cet excellent écrivain qui, avec *Folle qui s'ennuie...* a abordé un des sujets les plus délicats qui soient et les plus malaisés à réussir : la peinture des petites gens, et pris rang, grâce à cette belle réussite, parmi nos très bons romanciers.

Ce livre qui est tout imprégné de ce qu'on a appelé le « réalisme poétique » méritait une mention spéciale. *Folle qui s'ennuie...* est en effet un des meilleurs romans parus en Belgique, au cours de ces dernières années.

Il eût été surprenant d'autre part que des romans aussi originaux que ceux de M. Robert Poulet n'eussent pas d'une façon spéciale retenu l'attention du Jury.

De tous les écrivains de la jeune génération, nous voulons dire de celle qui s'est révélée après la guerre, il n'en est aucun sans doute qui ait affirmé plus forte personnalité que M. Robert Poulet.

De 1931 à 1933, M. Poulet a en effet publié trois romans : *Handji*, *Le Trottoir* et *Le Meilleur et le Pire* qui, bien que de qualités inégales, dénotent tous trois un véritable

tempérament d'écrivain et de romancier. Parmi ces livres, il en est un notamment, *Handji*, que l'on peut qualifier sinon de chef-d'œuvre, d'œuvre en tout cas de tout premier ordre, et qui restera comme un des romans les plus curieux, écrits en marge de la Grande Guerre.

L'œuvre de M. Robert Poulet qui remet tout en question, n'est pas de celles quise laissent pénétrer sans effort. Comme d'un halo elle s'entoure de mystère et ceux qui croient en faire rapidement le tour, se trompent lourdement. C'est que cette œuvre a la complexité de la vie et que les héros dont elle est peuplée comme les êtres au milieu desquels nous vivons, ne livrent pas aisément leur intime secret.

C'est dire si, en dépit de ce qu'elle paraît avoir de fantastique, cette œuvre qui, selon les termes d'Edmond Jaloux, « nous fait vivre entre le réel et l'imaginaire », est vraiment vivante et profondément humaine.

Très favorablement appréciés chez nous par une élite à laquelle ils sont plus directement accessibles, les livres de M. Robert Poulet ont reçu de la part de la critique française, l'accueil le plus chaleureux. Nul doute que la plupart des critiques ne considèrent M. Poulet, auquel l'Académie Belge de Langue et de Littérature Française a décerné l'année dernière le prix Beernaert, comme un des jeunes écrivains belges sur qui l'on peut fonder le plus d'espoir.

Si l'on veut bien songer toutefois que les livres de M. Poulet, auxquels le présent jury a jugé bon de s'arrêter longuement, sont les tout premiers livres de l'auteur d'*Handji*, on comprendra mieux sans doute que, tout en s'inclinant devant le beau talent de ce jeune et déjà brillant écrivain, il n'ait pas cru devoir lui décerner cette fois le Prix Triennal, l'œuvre de M. Poulet ne pouvant, dans l'avenir, que s'imposer davantage encore.

L'œuvre quantitativement la plus importante que notre jury eut à examiner est celle de M. Jean Tousseul qui, lui, n'est plus un débutant, mais un de nos plus féconds et de nos meilleurs écrivains.

M. Jean Tousseul dont la fécondité ne nuit cependant pas à la qualité de ses œuvres, a publié, de 1931 à 1933, de nombreux ouvrages. Il nous a notamment donné : *L'Eclaircie*, *Geneviève de Brabant*, *Le Passé*, *Au bord de l'Eau*, *La Mouette*, *Humbles Visages* et *La Rafale*.

Parmi ces livres figurent plusieurs recueils de contes ou nouvelles et l'on doit s'en réjouir, car si Jean Tousseul est l'auteur de *Jean Clarembeaux* et de quelques autres romans tout débordants d'émotion et de vie, il est avant tout un conteur et un conteur de grande classe.

Fidèle disciple de l'école régionaliste qu'il n'oublie parfois que pour s'évader dans la légende, M. Jean Tousseul est surtout le peintre de la Meuse du pays d'Andenne, au bord de laquelle vivent et peignent des gens modestes, ouvriers et paysans dont il s'ingénie à traduire les gestes quotidiens et dont, par petites touches, il retrace l'existence simple et monotone.

Ce peuple dont il est issu, Jean Tousseul le comprend admirablement et, en des contes dont quelques-uns — ceux notamment où il nous parle de son enfance — sont de petits chefs-d'œuvre d'observation et de sensibilité, il le fait revivre pour nous, le remplaçant dans son atmosphère, nous forçant littéralement à nous incliner vers lui et à partager ses joies et ses peines.

On a dit de Jean Tousseul qu'il récrivait toujours le même livre. C'est à la fois vrai et injuste car, si l'auteur de *La Parabole du Franciscain* semble une fois pour toutes avoir délimité le champ de son observation, il nous revient chaque fois, avec une plus grande expérience des êtres et des choses, nous faisant ainsi gagner en profondeur ce que nous perdons peut-être en étendue.

Jean Tousseul qui tient quelque peu chez nous une place analogue à celle qu'occupe en France un Charles Louis Philippe, auquel sa nature et son âme l'apparentent, est un de nos bons écrivains, un de ceux, disons-le aussi, auquel on n'a pas, jusqu'à présent, suffisamment rendu hommage.

Nul doute, s'il s'est vu distancé cette fois par un aîné, qu'un jour ou l'autre, le Prix Triennal ne lui revienne. Il en est digne, son œuvre actuelle étant déjà de celles qui forcent l'admiration.

Parmi ceux qui avaient été retenus par le Jury, il est un nom sur lequel l'accord se fit très rapidement : celui de M. Franz Hellens.

L'auteur des *Hors-le-Vent*, des *Clartés Latentes*, des *Réalités fantastiques*, de *Bass-Bassina-Boulou*, du *Naïf*, de *La Femme partagée* et des *Filles du Désir* pour ne citer que quelques-uns de ses livres, est aujourd'hui de ceux dont s'enorgueillit le plus notre littérature. Quant à sa personnalité, elle est des plus curieuses et des plus originales.

Rompant délibérément pour passer sur le « plan universel » avec un régionalisme dont nous nous garderons bien de médire, car il nous a valu et nous vaut encore des œuvres de premier ordre, M. Franz Hellens, tout en indiquant à nos écrivains une voie nouvelle, et en prouvant que ceux-ci étaient tout comme d'autres, capables de faire de l'introspection et d'explorer les recoins les plus secrets du cœur humain, fait en quelque sorte, chez nous, office de vigie. A l'heure actuelle il est assurément le représentant le plus attiré de ce qu'on appelle communément et pour faire bref, la littérature d'avant-garde. C'est dire si, à ce titre seul, il occupe déjà, dans nos lettres, une place en vue.

Les deux livres de M. Franz Hellens que le Jury du Prix Triennal avaient à examiner, sans être sans doute les meilleurs de ceux qu'il a publiés, sont cependant extrêmement représentatifs de son art et de son talent.

Il s'agit d'un roman, *Grippe-Cœur*, et d'un recueil de nouvelles, *Fraîcheur de la Mer*.

Dans *Grippe-Cœur*, l'auteur de *La Femme partagée*, en une langue fluide et dépouillée qui n'est pas sans rappeler quelque peu celle d'André Gide, nous conte l'histoire tragique d'une jeune fille de province qui se donne la mort par désespoir amoureux. Bien que poignant et bien conduit, ce roman, tout imprégné de rêve et de passion et dont

la valeur est indéniable, ne retint cependant pas les sympathies du Jury qui lui préféra nettement *Fraîcheur de la Mer*.

Ce livre, à vrai dire, est beaucoup plus caractéristique que le premier, et M. Franz Hellens y affirme sa personnalité dans toute sa plénitude.

Dans la ligne de ses admirables *Réalités fantastiques*, le dernier recueil de M. Franz Hellens, qui baigne tout entier dans une atmosphère hoffmanesque d'étrangeté et de mystère, est évidemment un de ses livres les plus significatifs.

M. Franz Hellens nous y relate, avec une audace d'expression qui ne va pas toujours sans effaroucher les moins prudes, les aventures atroces ou pathétiques de quelques êtres pris dans la réalité la plus banale, mais dont il s'ingénie à nous montrer les aspects bizarres et mystérieux.

Comme dans la plupart des livres de Franz Hellens, nous retrouvons en effet, dans *Fraîcheur de la Mer* des personnages qui, en marge de leur propre vie, semblent comme à leur insu, vivre une vie curieuse, étrange, tout intérieure — qui est en somme leur vraie vie et dont ils tirent leur véritable personnalité.

Il est inutile de dire que M. Franz Hellens excelle à dépister les particularités psychologiques de ses héros et que c'est dans un monde nouveau, inconnu, qu'il est le seul à pouvoir explorer avec semblable acuité, que l'auteur des *Hors le Vent* nous fait pénétrer.

Comme nous l'écrivions naguère, traités à la manière souvent des vieux maîtres flamands qui ne renieraient ni leur crudité brutale, ni leur vive couleur, les récits de M. Franz Hellens sont, en somme, de vastes fresques humaines, peuplées d'êtres dont l'étrangeté provient d'une sorte de désaccord entre leur vie réelle et leur rêve, — l'art de l'auteur de *Mélusine* intervenant précisément pour noter avec un sens analytique surprenant ce désaccord, et pour en dégager ce qu'il a de particulièrement émouvant et de dramatique.

Rendant hommage à M. Franz Hellens, en une page

d'une rare pénétration critique, M. Robert Poulet, qui n'est pas sans présenter avec son aîné certains points de contact et dont le tempérament artistique devait tout naturellement le porter à sympathiser avec l'œuvre d'Hellens, écrit : « Ce visionnaire a découvert, dans sa marche d'aveugle aux mains palpitantes, quelques traits inconnus de l'âme humaine. Ce mythomane a fait avancer d'un degré le problème de la sincérité. Cet isolé a été le précurseur de plusieurs écoles littéraires ».

Tout cela est parfaitement exact, et c'est en tenant compte autant de l'importance de l'œuvre entier de Franz Hellens que de la valeur propre de *Fraîcheur de la Mer*, qu'en dépit des graves réserves que d'aucuns auraient pu, du point de vue moral, formuler au sujet de cette œuvre, nous l'avons estimée digne de recevoir le Prix Triennal pour 1934.

Il va sans dire que notre Jury n'a nullement la naïveté de croire qu'il a découvert Franz Hellens. Il y a beau temps, il le sait, que la réputation de l'auteur des *Réalités fantastiques* a dépassé nos frontières. Il n'ignore même pas que Franz Hellens jouit en France d'une notoriété qu'il n'a point chez nous.

Si le prix qu'il lui a attribué et qui répare quelque peu une injustice — Franz Hellens ayant jusqu'à présent été trop oublié des milieux officiels, — a pour conséquence de le faire mettre enfin chez nous à la place qu'il mérite, c'est-à-dire dans la lignée de nos plus grands écrivains, il sera heureux de sa décision, convaincu qu'il est d'avoir couronné l'œuvre d'un homme dont la loyauté artistique n'a d'égal que le talent qui est grand.

C'est à l'unanimité des membres du Jury, rappelons-le, que le Prix Triennal a été décerné à M. Franz Hellens. Nul doute, par conséquent, que notre regretté président, Hubert Krains n'eût approuvé le présent rapport qui n'a malheureusement pu lui être soumis.

C'est qu'en dépit de tout ce qui le séparait de Franz Hellens, l'auteur du *Pain Noir* s'était rendu compte de l'enrichissement que constituent, pour les lettres belges, des

œuvres comme *Fraîcheur de la Mer* ou *Grippe-Cœur* qui, soit dit en passant, lui a été dédié. A l'insu de beaucoup sans doute, Hubert Krains et Franz Hellens avaient donc l'un pour l'autre une égale estime. C'est que les vrais artistes, à certains signes qu'ils sont souvent seuls à percevoir, se découvrent et se reconnaissent entre eux.

Quoi qu'il en soit, il ne nous déplaît pas d'associer, en terminant ce rapport, les noms de ces deux grands artistes dignes, à des titres divers, de notre profonde admiration : le premier dont l'œuvre émouvante et pure est désormais classique, le second qui n'a pas fini sans doute de nous entraîner dans les bas-fonds de l'âme humaine, pour nous en révéler quelques vices cachés, et dont l'œuvre déjà, troublante et toute saturée de mystère, a tout ce qu'il faut pour durer.

Le Secrétaire,
Victor MOREMANS.

Le Vice-président,
A. DUCHESNE.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
JULES DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPEÏT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
BENJAMINVALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
EMMANUEL WALBERG, Université de Luñd (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
Littérature et Philologie, par Jules FELLER.
La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.
Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Le Français à Gand, par Albert COUNSON.
Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.
Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.
Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.
La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.
Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.
De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.
L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.
Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.
Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-meuse, par Louis MICHEL.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rédition

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par G. Charlier.